

**Y'a des rivières plus grosses
mais des plus belles y'en a pas**

Le marais d'Okefenokee est une bénédiction, une malédiction, une puanteur et une fragrance sauvage qui chauffe le sang et réjouit le cœur. L'eau noire de l'Okefenokee (noire jusqu'à ce que vous en brandissiez un verre à la lumière et vous rendiez compte qu'elle est d'une pureté irréprochable) abrite au moins une cinquantaine de variétés de poissons. Dans cette immense étendue déserte (1725 kilomètres carrés, dont une partie quasiment impénétrable) trouvent refuge des cerfs, des ours, des chats sauvages, des loutres, des rats laveurs et des alligators. Du lilas blanc et doré, des cyprès et des tupélos apportent à l'intérieur du marais des touches de couleur.

Cet endroit étrange, charmant et mortel, c'est là que j'allais avec mon oncle Cooter pour l'aider à poser ses palangres,

ses pièges, tirer ses sennes de pêche et ses filets à écrevisses.

L'oncle Cooter circulait à bord d'un bateau à fond plat qu'il faisait avancer en s'aidant d'une perche. Il était agile comme un chat, en dépit du pilon qu'il avait à la place de sa jambe droite depuis que son père lui avait tiré dessus au fusil lors d'un accident de chasse. Sa famille ne paraissait pas beaucoup se soucier de l'accident, ne manquant jamais une occasion de le qualifier de volonté de Dieu. Volonté de Dieu ou pas, un homme ne pouvait pas avec une jambe de bois tenir la charrue derrière le mulet, mais il a pu se tourner vers le marais et y gagner sa vie, jambe de bois ou pas.

C'est dans ce marais qu'on m'a amené la première fois, à huit ans, pour travailler mais aussi — et cela s'est avéré finalement plus important — pour écouter. En pleine journée, le bateau attaché à un coude de cyprès, sous une canopée de feuilles si épaisse qu'elle cachait le ciel et le soleil, je mangeais mon repas dans un seau à mélasse — un repas composé presque toujours d'un petit pain appelé « biscuit », de gruau avec du lard ou de l'écureuil frit — et tout en mangeant, j'écoutais Oncle Cooter raconter des histoires, des histoires que lui avaient racontées son père et ses oncles, des histoires d'oiseaux étranges venus de loin pour hiberner dans le marais, des histoires d'Indiens nus peinturlurés, Creeks et Seminoles, ayant fait de ce marais leur terrain de chasse de prédilection. J'en suis venu à comprendre assez tôt que mon oncle avait tant d'histoires en lui qu'il ne pourrait toutes les raconter de son vivant. Alors je l'écoutais avec toute l'attention dont j'étais capable parce que d'une certaine manière je savais qu'il n'y aurait pas d'autre endroit, ni d'autre occasion, ni personne d'autre qui me permettrait d'apprendre ce que j'apprenais ici.

Un jour qu'on avait attaché le bateau sous un gommier noir, mon oncle m'a demandé en inclinant la tête :

— À ton avis, elle va où, toute cette eau, fils ?

J'ai réfléchi à la question et j'ai donné la réponse qui me paraissait évidente :

— Nulle part.

— Nulle part ! C'est ça que tu viens de dire ? a-t-il fait en haussant les sourcils et en ouvrant grand les yeux, feignant l'étonnement. Si elle va nulle part, si elle reste juste là...

Il s'est penché au-dessus du bateau plat, a pris de l'eau dans sa paume et m'a demandé :

— ... comment t'expliques t'y qu'y a pas de mousse ? L'eau qui circule pas elle croupit et devient crasseuse. C'est vrai ou c'est pas vrai ?

Il savait que je savais que c'était vrai, alors je n'ai pas répondu, je suis juste resté à l'observer pendant qu'il attrapait dans la poche avant de sa salopette une boîte de tabac Prince Albert et se roulait lentement une cigarette.

— À la mer, fils, à la mer. Le moindre cours d'eau que tu vois sur terre, il va — ou il essaye d'aller — à la mer. Il a léché sa cigarette, l'a allumée et a ajouté : Et tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, toute l'eau de toute la terre descend à la mer. Il faudra peut-être qu'elle remonte, qu'elle se transforme en pluie deux ou trois fois, elle devra peut-être étancher plus d'une fois la juste soif de l'homme et de la bête, mais un jour elle se mêlera à la mer et deviendra salée avant de redevenir douce.

Je me suis soudain rendu compte que le rythme que sa voix avait pris, je ne l'avais entendu qu'à un seul endroit : à l'église. Il a conservé cette scansion en me disant que j'étais assis sur la rivière Suwannee.

— Rivière, tu dis ?

Je ne voyais pas du tout ce qu'il pouvait bien vouloir dire.

— La Suwannee prendra cette eau sur laquelle flotte en ce moment notre bateau et la déversera dans le Golfe du Mexique. Cette Suwannee ! Y a des rivières plus grosses mais des plus belles y'en a pas. J'ai travaillé à la scierie dans cette région quand j'étais jeune. Que je te raconte, à propos de cette rivière.

Le bateau est resté attaché le restant de l'après-midi pendant que l'oncle Cooter parlait en fumant et que je l'écoutais, ne comprenant pas grand-chose, hormis son admiration pour la rivière, admiration qui se métamorphosait en vénération tandis que la nuit tombait.

Ça fait trente ans que mon oncle Cooter est mort et moi-même je ne suis plus tout jeune, j'ai les dents qui s'allongent, le jarret qui se décharne, mais la rivière Suwannee sort toujours du marais à proximité de Fargo, en Géorgie, puis file vers le sud, son large cours étincelant ne charriant nulle navigation industrielle, elle vire vers l'ouest et traverse White Springs, en Floride, poursuit jusqu'au golfe, les 380 kilomètres bordés au ras de l'eau par des arbres qui n'ont jamais subi le moindre coup de hache, s'ouvrant à longs intervalles aléatoires sur de toutes petites mais très anciennes communautés, des camps de pêche où un homme peut venir pêcher toute la journée, ou discuter toute la journée ou ne rien faire de toute la journée.

Je suis fier d'avoir su faire bon usage de la rivière et plus fier encore que nous ayons réussi à la préserver. Quand je m'allongerai pour mourir, je n'aurai souvenir plus beau à convoquer que n'importe laquelle de ces journées où j'emmène mon golden retriever et de quoi écrire à la main

au promontoire dominant la Suwannee, et après avoir écrit quatre ou cinq heures (oui, je fais partie des derniers romanciers qui écrivent au stylo ou au crayon), je prends une barge, remonte à contre-courant jusqu'à Manatee Springs où l'eau est si claire que je peux y jeter une pièce de monnaie et voir, une fois qu'elle s'est posée sur le fond sablonneux, si elle est tombée sur pile ou face.

Je pourrais jeter la pièce, mais je ne le fais presque jamais. Habituellement je m'assois au soleil et je contemple la Suwannee qui s'écoule vers le golfe du Mexique tout en me remémorant mon oncle Cooper, et je repense aussi à ses histoires que j'ai faites miennes au cours du dernier quart de siècle en les racontant et les re-racontant encore et encore.